

Conclusion.

La série de cours sur les phénomènes de la communication qui s'achève aujourd'hui était un vol linéaire est très élevé, (c'est à dire: superficiel) au-dessus de ce tissu vivant, pulsant et ondulant qui est la communication humaine. C'était un vol de reconnaissance pour une stratégie future, et non une analyse du tissu. Nous avons aperçu, vaguement, les contours de ce continent baigné par l'océan de l'entropie, nous en avons aperçu les sommets majestueux des discours scientifiques, éternels et esthétiques, les plaines amènes des dialogues amoureux et philosophiques, les abîmes ténébreux de la démagogie et du non-sens. Un continent vivant, pulsant et ondulant qui flotte sur les ondes de l'absurde et de la mort grâce à sa capacité symbolisante. Une illusion, une fata-morgana, une Atlantide sur laquelle nous vivons et laquelle est notre seule patrie. La communication humaine, c'est cela, et nous l'avons vu: l'illusion d'une négation de la nature dont la tendance idiote est vers l'équilibre de l'entropie totale et de la mort. Donc: l'illusion de l'immortalité, c'est à dire: d'une mémoire pour des informations symboliques toujours croissantes. Bien sûr: nous savons qu'il s'agit d'une illusion. Nous le savons grâce à la science: tout phénomène, y compris notre communication, est soumis au deuxième principe de la thermo-dynamique, à la perte d'information. Nous le savons grâce aux souffrances de nos corps: malgré notre capacité symbolisante, (notre "esprit"), nous sommes des êtres naturels. Et nous le savons existentiellement: malgré nos mémoires individuelles et collectives nous sommes mortels. Mais cette illusion-là est quand-même la réalité à notre mesure: notre dignité ontologique; c'est à cause de l'illusion d'une communication symbolique que nous sommes réellement humains. En bref: le continent survolé au cours de ces conférences est le domaine de la signification de nos vies.

C'est pourquoi j'ai assumé, au long de ce cours, une hypothèse de travail spécifique: la structure de la communication est l'infra-structure de la réalité humaine. Il ne s'agit au tout d'un article de foi idéaliste, d'une thèse hégélienne. Je ne voulais pas nier, pour un instant, qu'on peut "expliquer" notre réalité aussi bien, partant de l'hypothèse d'une infra-structure économique, ou sociale, ou psychologique, ou presque n'importe laquelle (car je crois qu'une hypothèse n'est jamais "vraie" ou "fausse", (pour pouvoir croire cela, il faut avoir des critères de la vérité que je ne possède pas). Je crois, au contraire, qu'une hypothèse est "bonne" ou "mauvaise", à la mesure à laquelle elle permet qu'on travaille avec. Une hypothèse est un outil, et non une révélation. Et je voulais vous montrer, au long du cours, comment notre situation se présente, si nous assumons, hypothétiquement, la structure communicologique comme son infra-structure.

La chose qui nous frappe d'abord, si nous assumons un tel point de vue, est le fait que la structure des communications humaines est, à présent

en train de changer violemment. Si nous définissons la communication humaine comme le processus par lequel des informations passent entre des mémoires par des canaux, nous sommes obligés à constater qu'à présent il y a un changement révolutionnaire et dans les mémoires et dans les canaux. Au niveau des mémoires il s'agit de la révolution cybernétique, (ordinateurs, bibliothèques en micro-films, cinémathèques, vidéothèques etc.). Grâce à cette révolution nos mémoires ne sont pas seulement devenues très vastes et très rapides, mais elles sont aussi devenues très difficilement maniables et elles ont une tendance pour devenir autonomes des mémoires traditionnelles qui les programment: elles peuvent se reprogrammer, et elles peuvent communiquer les unes avec les autres sans interférence immédiate par des méthodes traditionnellement "humaines". Aussi: leurs codes ne sont pas ceux de la tradition. Au niveau des canaux il s'agit de la révolution des mass media, (cinéma, TV, affiches, magazines illustrés, photographie omniprésente etc.). Grâce à cette révolution notre communication est devenue synchrone et uniforme pour le globe entier, elle est dominée par la structure des discours irradiés, et les codes "conceptuels" des langues parlées et écrites sont en train d'être supplémentés par des codes d'images mouvantes et sonores. nous assumons l'hypothèse, selon laquelle la structure communicologique est l'infrastructure de la réalité humaine, nous sommes obligés à constater que la réalité "homme" est en train de changer.

Vous pouvez dire, bien sûr, qu'une telle affirmation est une banalité. Car l'homme, n'est-il pas, presque par définition, l'être qui change tout le temps, un être "historique"? N'est-il pas l'être qui se change tout le temps lui-même? Et n'est-il pas le symptôme d'une mentalité réactionnaire que d'insister sur "l'éternellement humain"? Et aussi: n'est ce pas ça, précisément, la fonction de la communication humaine: changer l'homme? N'est ce pas ça, précisément, la fonction "pédagogique" de la communication: le fils de l'homme n'est pas comme son père, mais le fils du chien l'est? Mais si vous faites une telle objection, vous perdrez l'impact du changement dont il s'agit à présent. Ce n'est pas un changement de l'homme dans une structure de communication, mais un changement de l'homme par un changement de structure de communication. Ce n'est pas qu'une génération soit différente de la précédente, mais qu'elle ne puisse pas communiquer pleinement avec la précédente. Ce n'est pas du processus historique qu'il s'agit à présent mais d'une rupture dans le processus historique.

Rassurons nous: il ne s'agit pas de la première rupture de cet ordre dans l'histoire. L'invention de l'écriture, laquelle a déclenché l'histoire proprement dite, était sûrement une rupture comparable à la notre. Et il y en avait certainement d'autres, quoiqu'elles soient cachées pour nous par la nuit du passé, et de l'oubli. (Je pense à l'"invention" de la peinture, de la musique, de la langue parlée). Mais il s'agit d'un événement

rare, et je ne crois pas que l'invention de l'imprimerie, (culture très importante pour la structure communicationnelle), soit exactement au même ordre de la rupture présente. Bien sûr: ces ruptures, rares et profondes, ne sont pas des événements mystérieux qui tombent sur nos têtes de dessus, des miracles ou des accidents. L'écriture n'était pas inventée par le dieu Toth, ni par accident. Elle a été inventée par les hommes, avec le but implicite ou même explicite de changer la structure de la communication. La rupture dont nous sommes les témoins et les victimes à présent, nous en sommes aussi les auteurs plus au moins conscients. Mais malgré cela: la rupture nous dépasse. Nos propres inventions peuvent nous dominer, et nous changer d'une manière que nous n'avons pas prévue et que nous ne désirons pas. Cette tendance de nos instruments de devenir autonomes de nos volontés et de nous transformer en instruments de nos propres instruments, cette aliénation de l'homme de son oeuvre, est un danger réel et bien connu. Nous ne devons pas permettre que cela arrive, et c'est en train d'arriver. C'est le défi de notre rupture: qu'elle change la réalité "homme" en un sens non voulu par nous.

Il est peut-être convenable de reprendre l'unique exemple d'une rupture comparable à la notre qui est encore de quelque sorte dans nos mémoires: l'écriture. Elle a changé l'homme. Sa pensée est devenue linéaire, historique, processuelle, conceptuelle, comme l'alphabète. L'homme a d'abord inventé l'alphabet, et ensuite il est devenu comme son invention. Mais cela va plus loin encore. L'homme et son monde sont devenus des "livres", et la lecture linéaire est devenue la méthode par laquelle l'homme se connaît, connaît les autres avec qui il est dans le monde, et le monde dans lequel il est. Grâce à l'invention de l'écriture l'homme se trouve comme un livre parmi des livres, et la mathématique linéaire, la logique linéaire, l'action linéairement historique, le messianisme, l'utopie, l'idée du progrès, l'éthique du nouveau, ne sont que quelques exemples de ce changement provoqué dans l'homme par l'invention de l'écriture. Je crois même que son cerveau a changé, et qu'il y a maintenant des centres de l'écriture dans nos cerveaux. Aucun de ces changements a été prévu par les inventeurs sumériens de l'écriture. Oui: l'homme se change lui-même. Mais est-ce une consolation?

Un bien: nous sommes les analphabètes de l'homme du futur. Au sens auquel les scribes sumériens sont nos analphabètes. Ils savaient écrire, bien sûr, comme nous savons programmer les PC et les ordinateurs. Mais ils n'écrivaient pas, en réalité: ils traduisaient les messages traditionnels, pré-historiques, des codes du relief, de la sculpture, de la danse, du récit oral, dans le code alphabétique. Ils ne maîtrisaient pas l'alphabet, ils ne savaient pas quoi faire avec. Nous ne savons pas quoi faire avec nos nouveaux mémoires et nos nouveaux moyens de communication de masse. Et c'est cette ignorance des instruments que nous avons, nous même, inventés, qui est le danger. Ils nous changeront à notre insu, si nous ne les maîtrisons pas.

L'humanité a maîtrisé l'alphabet en devenant comme lui. C'est un processus long et pénible, et il n'est toujours pas achevé. Ou peut-être nous nous trompons, et l'humanité n'a jamais maîtrisé l'alphabet? Peut-être est-elle devenue comme lui, pour ne pas l'avoir maîtrisé, et nous ne le savons pas, parce que nous sommes dominés, possédés par lui? Je laisse tomber cette question. Mais il y avait, en tout cas, une période en Egypte pendant laquelle l'écriture non maîtrisée menaçait l'humanité d'une mortification mortelle. Les scribes sacerdotaux, (dont nous pouvons encore admirer l'écriture monumentalement figée sur les statues), pétrifiaient leur société pendant des centaines d'années. La tyrannie pharaonique, cette société analphabétique pré-historique dominée par des manipulateurs d'écriture eux-mêmes analphabétique en notre sens, est le seul exemple approximatif que je connais du danger technocratique qui nous menace à présent.

Mais ce n'est pas un bon exemple, et l'histoire peut nous apprendre seulement qu'elle ne peut nous rien apprendre. Car toute situation historique est unique et incomparable, et la notre l'est aussi. Il faut essayer l'apprendre telle qu'elle est. C'est à dire: il nous faut essayer d'apprendre les nouvelles structures communicologiques avant qu'elles s'autonomisent entièrement de nos volontés. Il ne s'agit donc pas, à mon avis, d'aller avec la tête contre le mur de la programmation cybernétique et des mass media. Ce serait une attitude typiquement réactionnaire. Si de fermer les yeux devant ce mur et dire que tout cela est une exagération, car on peut toujours écrire, et parler, et chanter, et danser, et faire l'amour, malgré la révolution communicologique. On ne peut pas le faire comme avant, comme la société égyptienne n'était pas pré-historique comme avant l'écriture. Il s'agit, à mon avis, d'essayer à prendre possession activement de la nouvelle structure communicologique par un apprentissage théorique et pratique. Je confesse: je ne sais pas comment le faire pratiquement. Je vois de nombreux efforts en ce sens autour de moi, et je suis sceptique quant à ces résultats. Mais il me semble que c'est dans le domaine des modèles esthétiques, de ce qu'on appelait l'"art" avant la révolution, que réside le plus grand espoir de maîtriser pratiquement les instruments qui nous menacent. C'est pourquoi mon intérêt est dirigé de plus en plus vers la critique de telles activités.

Par contre, je crois savoir comment prendre possession des nouveaux instruments par théorie. C'est pourquoi j'ai donné ce cours de conférences. Je suis convaincu qu'il nous faut regarder ces instruments de face et de tous les côtés, les analyser avec toute attention, toutes les méthodes disponibles, et avec tout le recul dont nous sommes encore capables par rapport à eux. Ce n'est pas beaucoup, mais c'est quelque chose. Car si nous les regardons critiquement, si nous reculons devant eux pour plutard sauter mieux sur eux; nous ne sommes pas encore dominés par eux. Au moins cela nous pouvons faire pour ne pas changer comme ils le veulent, mais comme nous le voulons.